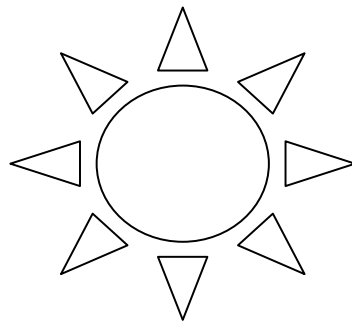


**GROUPE D'ÉTUDES LINGUISTIQUES
ET LITTÉRAIRES
G. E. L. L.**

**UNIVERSITÉ GASTON BERGER
DE SAINT-LOUIS, SÉNÉGAL**



LANGUES ET LITTÉRATURES

**REVUE DU GROUPE D'ÉTUDES
LINGUISTIQUES ET LITTÉRAIRES**

**N°8
Janvier 2004**

**UNIVERSITE GASTON BERGER DE SAINT-LOUIS
B. P. 234, SAINT-LOUIS, SENEGAL**

SOMMAIRE

EDITORIAL	3
L'écrivain et la marche tourmentée du monde : quelques considérations théoriques sur l'oeuvre en son contexte	5
Locha MATESO	
Le poète dans la nation	11
Augustin AINAMON	
Roman africain et littérature orale : rapport du romancier burkinabe Etienne Sawadogo avec la littérature orale moaaga	23
Alain SISSAO	
Représentation du diptyque savoir et violence dans la littérature post- coloniale	45
Baydallaye KANE	
Transgressions des tabous sexuels dans les romans féministes de l'Afrique de l'ouest, du centre et du monde germanophone	63
Mosé CHIMOUN	
Esquisse d'une sociologie du roman camerounais postcolonial	77
Valentin NGA NDONGO	
Réécrire l'Afrique : expériences et perspectives nouvelles du roman africain d'expression anglaise.	103
Omar SOUGOU	
La dystopie anglaise et les grands défis politiques et moraux de notre temps : l' <i>Orange Mécanique</i> d'Anthony Burgess	121
Mamadou CAMARA	
Théorie étendue de la polyphonie romanesque	147
Boubacar CAMARA	
Defoe, Zola et Ekwensi ou les limites d'un comparatisme mal mené.	169
Bernard NGANGA	
Évolution et réformes dans l'enseignement du français langue étrangère au Malawi	185
Allan L. LIPENGA	
Diversité des occurrences de « comment » en français moderne : illustration dans <i>La Peste</i> d'Albert Camus	199
Birahim DIAKHOUNPA	
L'article ø : un emploi très prépondérant dans la langue wolof et dans la langue anglaise	215
Oumar FALL	
The English of requests	237
Bolaji AREMO	
Der begriff der treue in der übersetzung: allgemeine erwägungen und sprachwissenschaftliche analysen.	253
Justin Abo KOUAME	

LE POÈTE DANS LA NATION

Augustin AINAMON *

Abstract

This is a ground-clearing exercise, as there cannot be any other subject about which so many contradictory opinions are expressed as this of the social involvement of the imaginative arts. The area which I would like to tidy up can be indicated in three questions. First, is there anything of a moral obligation on the poet to give his opinion about the sickness or health of the society he finds himself living in? Second, has social criticism been a preponderant theme or has it taken its place as one theme among many? Third, and, most flatly of all; can poetry ever be straight propaganda? Or can straight propaganda ever be poetry?

It will not be easy to answer any of those question by yes or no, because whatever way we turn, we find narrow and selective questions, which supposes that there are still many facets of the problem we cannot probe. We are however going to deal with the problem in three points: 1) art or literature in an individual creation, which means, poets or artists are the only social actors which are their own test tubes; 2) art or literature is the reflection of a society with its aspirations, its successes and failings; 3) to end with the observation that the artist's involvement in the process of social change is a commitment to excellence.

Art is a form of consciousness, therefore a form of reality, and can certainly not be out of touch with the process of social change.

Ceci est un véritable exercice de clarification des fonctions, car il n'y a pas de sujet où les avis soient aussi contradictoires que la dimension sociale des œuvres de l'esprit. Bien que l'article soit intitulé « Le poète dans la nation », le débat s'étendra à tous les arts imaginatifs, à la peinture, au théâtre, à la fiction (le Roman), et même dans une certaine mesure, à la musique. Le domaine que nous aimerions clarifier comportera les questions suivantes :

Y a-t-il de la part du poète (au sens élargi pour les besoins de mon propos) quelque chose comme une obligation morale de prendre position sur l'état de la société dans laquelle il vit ?

* Université Nationale du Bénin.

Augustin AINAMON

La critique sociale est-elle un thème prépondérant en littérature ou n'est-elle qu'un thème parmi tant d'autres ?

Et pour parler de façon plus abrupte : la poésie peut-elle jamais devenir de la propagande pure et simple ou, la propagande en tant que telle peut-elle jamais faire de la bonne poésie ?

Il n'est pas rare d'entendre, notamment en Afrique, dire que l'écrivain ou l'artiste doit utiliser son art pour tenter de rendre son monde meilleur au lieu de se cantonner dans les exercices frivoles qui le détournent d'un devoir aussi sacré. Le problème est donc de savoir si l'écrivain peut et doit servir à quelque chose dans nos sociétés en convulsion et dans le cas affirmatif quelle serait la spécificité de son action. Pour certains, pourfendre le dragon devrait être le premier objectif de tout acteur responsable de la société et ce dragon peut prendre la forme de l'impérialisme, du racisme, du fascisme, des discriminations de toutes sortes. L'activiste convaincu dira avec une troublante clarté que rien ne doit prévaloir sur cette noble cause. De l'autre côté, le partisan de l'art pour l'art sera scandalisé que les productions de l'esprit soient mises au service d'une cause quelle qu'elle soit. Une œuvre d'art est la vision individuelle, originale et irremplaçable d'un homme ou d'une femme, mais prend racine dans, et reflète, la richesse et la complexité de l'expérience humaine, donc de la société qui a vu naître l'artiste. Il ne sera donc peut-être pas possible de trancher entre l'une ou l'autre des deux visions, parce que l'une et l'autre, étroites et sélectives, supposent qu'il y a beaucoup de facettes qui échappent au révolutionnaire, au mystique ou au martyr, mais aussi au poète solitaire portant barbichette et des cheveux fous, en révolte contre toute la communauté des hommes. Tentons donc de voir en quoi l'action du poète, qui est citoyen par ailleurs (et non nécessairement un ermite), peut être différente de celle des autres citoyens.

I - L'ECRIVAIN ET LES AUTRES.

Nous commencerons cette première partie par des extraits de deux écrivains exprimant des vues qui, sans être nécessairement opposées, témoignent de la complexité du débat dans ce monde aux mille facettes :

*The Artist, after all, must be the sensitive point of his community or society and though he must begin from self, he is at the same time expressing the genuine longings, failings, conflicts and successes of its being.*¹

¹ David Rubadidri. "Why African Literature?" In *African Writers on African Writing*, Heinemann, 1973, p. 144

Le poète dans la nation

L'Artiste après tout, doit être le point sensible de sa communauté ou société, et même s'il lui faut se définir à partir de lui-même, il est aussi l'expression des aspirations, des échecs, conflits et succès de cette société ou communauté.

Le second extrait est de John Wain, poète, romancier, essayiste, professeur à l'Université d'Oxford en Angleterre :

*Yes, I agree that the world should be changed! But are the imaginative arts the most suitable instruments for bringing the change about? If you use a razor to chop wood, don't you end up with very little wood and a spoilt razor no longer any use for its real purpose?*²

Oui, je suis d'accord que le monde devra être changé, mais les arts imaginatifs sont-ils les meilleurs instruments pour apporter ce changement ? Si vous utilisez une lame de rasoir pour débiter du bois, ne finissez-vous pas avec très peu de bois coupé et une lame abîmée, incapable désormais de servir à l'usage qui lui était destinée ?

David Rubadiri et John Wain qui ne vivent que dans la même société (le Malawi n'est pas l'Angleterre) n'ont pas exactement la même opinion du rôle de l'artiste dans la société. Un écrivain doit-il refléter uniquement sa propre personnalité ou doit-il prendre en compte aussi les valeurs et préoccupations de la communauté dont il est issu ? Question difficile ou question mal posée ? En tout cas, ce sur quoi tout le monde peut être d'accord est qu'aucun artiste ne peut se couper de la société qui à son tour le considérerait alors comme quelqu'un de spécial... et d'inutile en fin de compte. L'homme politique, le philosophe, le théologien et l'éducateur en Afrique, chacun de son côté ou de concert avec les autres, cherche des solutions africaines à nos problèmes, du moins des solutions qui peuvent rendre justice à la personnalité et aux cultures africaines. Pourquoi peut-on imaginer que l'artiste ou l'écrivain fasse exception à cette observation générale ?

Frank Rhodes écrivait dans *Topic* :

De la pénicilline aux matières plastiques, des montres numériques aux téléphones à clavier, des pneus à carcasse radiale à la robotique, les découvertes de la science sont désormais omniprésentes dans notre vie quotidienne alors que les sonnets de Shakespeare, la musique de Mozart ou la philosophie d'Emmanuel Kant y ont une place beaucoup plus effacée. Et ce sont bien les

² John Wain. "Should Poets Try to change the World?" In *Encounter*, M. J. Lasky & A. Thwaite eds., London, June 1976, p. 25

Augustin AINAMON

*aspects matériels de notre culture qui semblent primer aujourd'hui sur les composantes philosophiques ou esthétiques.*³

Nombre de pays africains, à l'image sans doute des ex. métropoles coloniales, et comme par un irrésistible mouvement d'entraînement, ont commencé à réorienter complètement leurs priorités en matière d'enseignement et de culture. On veut une formation qui débouche à coup sûr sur du travail. Peu importe si on en sort inculte pourvu qu'on soit spécialisé et bon pour le service de la société. Alors dans une société hautement technicisée, et à plus forte raison dans une société sous-développée dont le souci majeur est maintenant de rattraper son retard technologique par rapport au monde développé et bénéficier un peu plus des bienfaits de cette déesse des temps modernes qu'on appelle *Technologie*, qui a besoin encore d'un poète ou d'une culture littéraire ? Question redoutable à laquelle pourtant nombre d'entre nous répondraient aussitôt par la négative. Le constat que l'on peut faire est une fâcheuse dichotomie entre culture et utilité. C'est une tendance à écarteler l'homme entre matérialisme et humanisme, tendance qui plonge ses racines loin dans l'histoire de la Grèce antique et de l'Europe barbare, dans la très ancienne division entre travail manuel et travail intellectuel, dans le dualisme philosophique entre l'homme et la nature. Cette distinction qui oppose culture et utilité est probablement fondamentale, mais loin d'être intrinsèque et absolue, elle est en réalité historique et sociale. Elle naquit ou du moins fut formulée consciemment pour la première fois en Grèce antique où elle reposait sur la croyance qu'une vie véritablement humaine était l'apanage d'une minorité qui vivait du fruit du travail d'une masse d'individus qui ne seraient capables eux que d'occupations mécaniques, privés de tout contenu intellectuel ou esthétique. Seule la minorité privilégiée pouvait prétendre à une vie de culture, une vie de loisir consacrée à la connaissance pour elle-même ou à l'art pour l'art.

La situation a beaucoup évolué depuis et se trouve radicalement inversée de nos jours, où tout ce qui dérange est baptisé du nom de romantisme. L'Europe bourgeoise sur la route de laquelle l'Afrique a été projetée par un accident de l'histoire a simplement inversé les priorités et nous avons hérité de cette situation que nous vivons encore aujourd'hui.

Il est cependant important de noter que si l'intelligence humaine a réalisé des prodiges dans les sciences de la nature, dans les techniques et même en l'économie, en affaires humaines, malgré les résultats

³ Frank Rhodes. « Culture et Éducation moderne » *Topic* N° 155, publication du service de presse de l'USIA, pp. 23-25.

Le poète dans la nation

appréciables à son actif comme les institutions qui rendent la vie possible dans une mégalopole comme New York, Tokyo ou Rio de Janeiro, nos performances, comme maîtres de nous-mêmes et de l'univers, sont beaucoup moins spectaculaires. Notre intelligence créatrice n'a pas pu encore faire face efficacement aux problèmes sociaux créés précisément par nos réussites dans notre entreprise de domestication des forces de la nature que nous avons pour objectif de plier à la volonté de l'homme dieu. Nous avons dans l'ensemble, du moins dans les parties les plus développées de cette terre des hommes, maîtrisé les problèmes de production, mais pas ceux du plein emploi et de la distribution équitable des ressources de la mère Nature ; les plus forts d'entre nous ont souvent gagné leurs guerres, de plus en plus meurtrières d'ailleurs, mais perdent de plus en plus la paix, ils peuvent calculer à un millionième de seconde près la vitesse des énergies en action dans le monde et identifier les subdivisions de l'atome jusque-là insoupçonnées comme le quark, mais nous ne sommes pas encore capables de trouver une finalité, un sens ou un contexte englobant au travail et à l'expérience des hommes. Nous devons certainement faire preuve en matière humaine de la même imagination créatrice que nos ancêtres primitifs quand ils ont décidé de traverser un fleuve sans se mouiller. Ils ont simplement inventé le pont.

Ce n'est certainement pas mon intention dans le cadre de cette réflexion d'entrer dans le débat sur la culture dont Louis Dollot craint que ce soit un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part,⁴ mais il est à ce point important que l'on tente de jeter quelque lumière sur la fonction particulière de l'artiste dans une société en convulsion.

II - LITTÉRATURE, CRÉATION INDIVIDUELLE.

Il n'y a que Shakespeare pour écrire des sonnets comme Shakespeare, et nul autre que Soyinka ou Achebe ne peut manier l'anglais comme Soyinka ou Achebe, de même que la musique de Mozart est irremplaçable. Ce qui distingue l'artiste des autres citoyens est qu'il lui faut cultiver activement cet état que la plupart des hommes cherchent à éviter : la solitude. James Baldwin disait : « Il y a à jamais, des marécages à draguer, des cités à bâtir, des mines à exploiter, des enfants à nourrir. » Aucune de ces tâches ne peut être exécutée par un homme seul. Mais la conquête du monde physique n'est pas la seule tâche de l'homme ni même la plus exaltante, il lui est aussi demandé de conquérir le grand univers non encore exploré en son for intérieur. Le rôle tout indiqué de l'artiste semble être d'illuminer les chemins tortueux de cette forêt vierge, de façon que nous ne perdions pas de vue dans nos actions et dans nos pensées que notre objectif primordial est

⁴ Cf. Louis Dollot. *Culture individuelle et Culture de Masse*. Paris, PUF, Que Sais-Je ? N° 1552, p. 52.

Augustin AINAMON

de faire de cette terre un havre plus agréable afin de rendre la vie plus digne d'être vécue. La naissance, la souffrance, la joie, l'amour et la mort sont des états extrêmes incontournables et universels. Nous le savons tous, mais préférons faire comme si nous n'en savions rien. Le trouble-fête qu'est l'artiste est là, semble-t-il, pour nous ramener de nos illusions dont nous sommes facilement victimes. C'est pour cette raison que toutes les sociétés ont toujours trouvé très difficile de coexister avec ce perturbateur incorrigible, ce déviationniste constant, l'artiste. La société a pour mission de constituer un rempart de sécurité pour l'individu et fait accrédiéter pour cela l'idée qu'une tradition une fois qu'elle est établie et quelle qu'ait été sa nature, a existé depuis le début des temps et ne devrait par conséquent souffrir d'aucune remise en question. L'artiste se distingue des autres acteurs responsables sur la scène sociale, des hommes politiques, des législateurs, des éducateurs et des hommes de science par le fait qu'il est son propre tube à essai, son propre laboratoire. Il travaille suivant des règles très rigoureuses, même si elles restent non formulées parfois, et sa grande responsabilité si on peut lui en trouver une, est d'introduire quelque lucidité dans l'imbroglie de la destinée humaine. La société se préoccupe de la visibilité et de la stabilité des choses, l'artiste doit montrer, quant à lui, que la réalité visible cache une autre beaucoup plus profonde. La société aime prendre appui sur quelque chose de stable, on ne s'appuie que sur ce qui résiste, dit-on ; sans cela, peut-être ne pourra-t-on probablement jamais construire une école, enseigner à un enfant ou même conduire une voiture. Mais pour l'artiste, rien ne doit aller de soi, rien n'est stable sous ce soleil et il lui faut aller droit au cœur de chaque réponse et mettre à nu la question encore plus complexe que cette réponse cache.

Achebe avait certainement raison de dire que l'écrivain ne donne jamais de prescription, mais plutôt des maux de tête.⁵

Une œuvre littéraire est la vision individuelle d'un artiste, son impression directe de la réalité. Pour partager les découvertes de son univers nous devons tourner notre regard du même côté que lui. Aucun romancier ne ressemble à un autre. Le romancier 'A' peut décider de découper sa tranche de réalité horizontalement en suivant une évolution chronologique, c'est-à-dire au début de l'histoire du héros, le suivre à travers les différentes étapes de sa vie, jusqu'à la fin... et s'arrêter. Le romancier 'B' peut choisir de son côté de faire fi complètement de la chronologie en commençant la dissection de son personnage par le milieu. Il va alors recourir aux souvenirs, aux rêveries et inquiétudes de même qu'aux aspirations futures du personnage, sans aucun égard pour l'ordre séquentiel. On peut donner de nombreux exemples de cette façon de percevoir le réel.

⁵ *Anthills of the Savannah*. New York: Anchor Press, Doubleday, 1988.

Le poète dans la nation

Dans l'art de la fiction, le romancier est un observateur partial. De l'intérieur, il apparaît comme une force omnisciente dotée d'ubiquité. Il peut aussi choisir d'observer la réalité du point de vue d'un des personnages qu'il a créés et ne pourra plus alors pénétrer toutes les motivations des autres personnages. Il peut adhérer à un point de vue sans apparaître comme le narrateur direct, et il peut en changer autant de fois qu'il le désire au cours d'une histoire. Mais peu importe finalement comment il ajuste son objectif pourvu qu'il nous présente un univers plausible, cohérent et durable. Ce qui en ressort dépendra de sa vision morale. En un mot une création de l'esprit suppose un traitement esthétique de la réalité.

Le terme réalité est très important ici parce que même dans les œuvres de science-fiction, le créateur a le souci de coller au réel d'où l'imagination humaine peut envisager des prolongements à l'infini. Dans l'état actuel de nos connaissances, rien ne peut nous autoriser par exemple à imaginer des personnages invisibles dans des conditions normales de visibilité, à moins que ce soit une métaphore, n'en déplaise aux hommes invisibles, qui apparaissent et disparaissent au gré de l'imagination des réalisateurs de films pour enfants.

Lewis Nkosi a eu à insister sur ce souci de se tenir au vrai et au réel, même dans un univers qui pour être fictif, n'en est pas moins cohérent : "If a writer were to write a poem about slavery and I found in it an image like 'as happy as a slave', I should judge that poem a failure, especially if it were full of lines like that."⁶

Si un écrivain venait à écrire un poème sur l'esclavage qui contenait une image telle que 'aussi heureux qu'un esclave', je considérerais ce poème comme une catastrophe, surtout s'il comportait beaucoup de vers de ce genre.

La littérature est donc étroitement liée à la vie qui la nourrit et dont elle est le reflet. On ne peut donc pas séparer l'écrivain de sa société.

III – LA LITTÉRATURE COMME FILLE DE LA SOCIÉTÉ.

L'écrivain fait partie intégrante de la société et l'on ne peut pas entièrement pénétrer une œuvre si on ne prend pas en compte la culture dont elle est issue et qu'elle reflète, la culture, cette substance de la société dont l'écrivain n'est qu'une des manifestations. Goethe, avant d'être aujourd'hui considéré comme un grand écrivain de par le monde, a dû d'abord être accepté par sa société comme tel, et sans la consécration de son milieu et de ses contemporains, peut-être n'aurions-nous jamais entendu parler d'un Chateaubriand ou d'un Shakespeare. Plus près de nous, les lecteurs et critiques anglais

⁶ *Home and Exil*. London: Longman, 1965.

Augustin AINAMON

d'aujourd'hui sont les mieux placés pour nous dire si John WAIN par exemple est un grand écrivain ou pas. Cela souligne l'importance du dialogue permanent qui est engagé entre l'écrivain et son environnement, qui est la source d'inspiration, l'enjeu est le destinataire de ses œuvres. Ensemble donc, écrivains, critiques et lecteurs réécriront sans cesse les mêmes œuvres ou du moins les illumineront d'un éclairage sans cesse renouvelé. Différents peuples expriment différents besoins et posent différents problèmes. La bonne maîtrise d'une culture donnée est donc vitale pour l'évaluation correcte de l'œuvre qui en est issue. L'anecdote suivante, rapportée par Chinua Achebe en dit long sur cette question de relativité culturelle :

Not long ago, I heard an English pop song which I think was entitled: 'I an't gonna wash for a week.' At first I wondered why it should occur to anyone to take such a vow while there are so many more worthwhile resolutions to make. But later it dawned on me that this singer belongs to the same culture, which in an earlier age of self-satisfaction, had blasphemed and said that cleanliness was next to Godliness. So I saw him in a new light as a divine administrator of vengeance. I make bold to say, however, that his particular offices would not be required in my society because we did not commit the sin of turning hygiene into a god. Needless to say, we do have our sins and blasphemes recorded against our names.⁷

Il n'y a pas si longtemps, j'ai entendu une chanson pop anglaise qui s'intitulait, je pense, 'Je vais pas m'laver pendant une semaine.' D'abord, je me suis demandé pourquoi il viendrait à l'esprit de quelqu'un de faire ce vœu alors qu'il y a tant de résolutions plus dignes d'intérêt à prendre. Mais plus tard, j'ai commencé à entrevoir que ce chanteur venait de cette même culture qui à une époque d'autosatisfaction avait blasphémé et dit que la propreté était sœur de la divinité. Alors il m'apparut sous un éclairage nouveau — comme l'administrateur d'une divine vengeance. Je me permets de dire, cependant que ma société n'aurait pas recours à ses services particuliers qu'il offre, parce que nous n'avons pas commis le péché de transformer l'hygiène en Divinité. Inutile de dire que nous avons nos propres péchés et blasphèmes gravés contre notre nom.

Les rapports entre un artiste et sa société ne sauraient être partout en tous temps les mêmes, et l'on ne peut s'attendre à ce que l'Africain entretienne avec son environnement les mêmes relations qu'un Européen ou un Américain entretiendrait avec sa société. Achebe encore dans un autre passage insiste sur l'insertion de l'artiste dans son milieu :

⁷ "The Novelist As A Teacher. " in *Morning Yet On Creation Day*. London: HEB, 1975, pp. 43-44.

Le poète dans la nation

Because of our largely European education our writers may be pardoned if they begin by thinking that the relationship between European writers and their audience will automatically reproduce itself in Africa. We have learned from Europe that a writer or an artist lives on the fringe of society — wearing a beard and a peculiar dress and generally behaving in a strange, unpredictable way. He is in revolt against society, which in turn looks on him with suspicion if not hostility. The last thing society would dream of doing is to put him in charge of anything.⁸

A cause de notre formation à prédominance européenne, nous pouvons excuser nos écrivains s'ils commencent par penser que le rapport existant entre les écrivains européens et leur public se reproduira automatiquement en Afrique. Nous avons appris de l'Europe qu'un écrivain ou un artiste vit en marge de la société, porte barbichette, s'habille de façon curieuse et se comporte généralement d'une manière étrange et imprévisible. Il est en révolte contre la société qui à son tour le considère avec suspicion si ce n'est avec hostilité. La dernière chose que la société penserait faire à son endroit est de lui confier une responsabilité quelconque.

En Afrique, écrivains et artistes s'acquittent bel et bien des responsabilités diverses dans la société. Ils sont enseignants, ingénieurs, P.D.G. de sociétés, administrateurs ou hommes politiques. Senghor est l'un de nos poètes les plus connus et un philosophe affirmé, il est (a été) un administrateur compétent au point que certains critiques ont dit qu'il a été mieux servi en politique qu'en littérature.

Bien sûr dans le cas précis où le poète est aussi un administrateur, il n'est pas toujours aisé de faire la démarcation entre les deux fonctions. En quoi donc l'artiste ainsi défini peut-il se démarquer des autres acteurs responsables de la société ?

IV - L'ENGAGEMENT DE L'ARTISTE EST À L'EXCELLENCE (RECHERCHER LE MEILLEUR EN TOUT).

L'artiste doit-il être engagé et dans quoi ? Un écrivain ou artiste digne de ce nom n'a nul besoin qu'on lui dicte dans quoi s'engager. Nous sommes tous engagés peu ou prou dans un objectif sans lequel toute entreprise serait vaine. Achebe s'indignait il y a quelques années contre l'idée que l'art pouvait planer au-dessus de toute préoccupation

⁸ .Ibid. pp. 42.

Augustin AINAMON

utile et ne trouverait sa justification qu'en lui-même : "Art for Art's sake is just another piece of deodorized dog shit."⁹

Il reste entendu que l'artiste n'est pas inutile à la société. Mais son engagement dans le processus de changement social est d'un tout autre ordre. Doit-il conduire des révolutions, porter des armes, prendre d'assaut des stations de radio ou de télévision, organiser des coups d'État ? Il peut, certes, s'adonner à toutes ces activités, jouissant des mêmes droits et soumis qu'il est aux mêmes obligations que n'importe quel autre citoyen, mais en ce moment ce n'est pas l'artiste, homme particulier, c'est l'homme total, c'est le citoyen dans sa société.

L'écrivain, lui, s'adresse à un public qui n'est pas une foule assemblée sur une place publique, un amphithéâtre ou un auditorium, à qui l'on peut directement porter un message. Son public à lui est constitué de milliers de consciences individuelles éparpillées dans le monde et à travers les âges (sauf dans le cas d'une représentation théâtrale qui réécrit chaque fois l'œuvre de l'auteur). Toute influence qu'un écrivain peut exercer sur son public est cumulative et non immédiate. Un écrivain ne peut pas décréter à l'adresse de ses lecteurs : « J'ai écrit ceci pour changer votre mentalité ou attitude sur tel ou tel problème. Je veux que vous arrêtez l'exode rural ou que vous gagniez une juste guerre », par exemple.

On a souvent pensé que l'œuvre des romantiques anglais comme Wordsworth, Shelley, Keats ou Byron est à la base d'une certaine orientation de la Révolution industrielle en Angleterre alors qu'elle n'en est que le reflet ou l'expression d'une conscience plus éclairée. De la même manière les œuvres de Chekhov et de Tolstoï n'ont pas à proprement parler déclenché la Révolution Bolchévique (pas plus d'ailleurs que celles de Rousseau ou de Voltaire n'ont déclenché la Révolution française de 1789). Elles ont simplement annoncé ces changements dramatiques déjà largement amorcés. Les conditions des paysans étaient déjà devenues intolérables dans l'empire des Tsars, les écrivains et artistes ayant simplement mobilisé notre attention sur des aspects particuliers de la condition humaine qui ne sauraient nous laisser indifférents. L'engagement de l'écrivain serait donc à 'la République des Lettres' si une telle République pouvait exister. Sa préoccupation est d'affiner les moyens d'expression, de façonner un langage, un instrument pour une meilleure appréciation de la personne humaine.

Bien entendu, la querelle entre la forme et le fond, entre l'école des structuralistes et formalistes et celle de la critique marxiste qui privilégie le contenu idéologique au point de négliger les qualités

⁹ L'Art pour l'Art est encore et rien d'autre qu'une crotte de chien désodorisée !

Le poète dans la nation

artistiques, est maintenant dépassée. La plupart des écrivains ne prennent pas la plume pour spéculer sur la forme de l'art, les moyens d'expressions, mais pour refléter les préoccupations de l'homme en société, de la réalité et de la vie auxquelles ils donnent cette forme particulière qu'on peut qualifier d'artistique. Est-ce que c'est ce que Shakespeare dit ou la manière dont il le dit qui fait de lui un grand écrivain ? Sûrement les deux, auquel cas il faut accorder une égale importance au pourquoi et au comment. Il serait vain de vouloir chiffrer les proportions respectives même si nous demeurons parfois perplexes devant l'œuvre monumentale d'un T. S. Eliot dont la substance échappe à plus d'un admirateur de ce grand poète anglo-américain, mais dont la magie du verbe poétique nous ensorcelle et nous apprivoise.

De l'autre côté, l'un des pères fondateurs de la critique marxiste qui n'est autre que Friedrich Engels a regretté dans un commentaire sur le livre de Franz Mehring, *La Légende de Lessing le 14 juillet 1893*, le poids excessif que Marx et lui-même ont mis sur les notions idéologiques au détriment de la forme, et en des termes qui ressemblent bien à une confession.¹⁰ Cet avertissement ne semble pas avoir été suffisamment entendu par les spécialistes de la critique marxiste telle qu'elle est encore pratiquée aujourd'hui.

CONCLUSION.

L'Art est une forme de la conscience, donc de la connaissance, de la réalité et de ce fait ne peut faire fi de l'histoire et de la société ! Les préoccupations de l'artiste, qui sont d'ordre esthétique, ne sont cependant pas sans rapport avec la recherche du bonheur et l'avènement d'une société où il fait bon vivre pour chacun et pour tous : les leitmotivs des décideurs, administrateurs et hommes politiques. Il reste que les artistes, les bons en tout cas, ne doivent pas se laisser enrégimenter ou dicter leur conduite. Ils doivent être libres d'exprimer leur désaccord s'ils n'approuvent pas l'idéologie dominante.

Les relations entre l'artiste et sa société ressemblent un peu aux rapports tantôt harmonieux, tantôt orageux entre des conjoints. On ne saurait en effet exiger une parfaite et éternelle adéquation à travers les âges entre artiste et société. L'évolution de la société telle que nous l'avons connue jusqu'ici, et telle que nous pouvons raisonnablement nous la représenter dans un avenir prévisible, ne permet pas de caresser une telle utopie.

¹⁰ .Voir Emmanuel. NGARA, *Stylistic Criticism and the African Novel*. London: Heinemann, 1982; *Art and Ideology In The African Novel*, London, Heinemann 1985

Augustin AINAMON

La nature de la réalité présentée dans les œuvres littéraires a toujours fait l'objet de vives discussions entre les écrivains eux-mêmes et entre les philosophes. Il reste évident que la fonction que Nathalie Sarraute a assignée à l'écrivain ne pourra pas s'appliquer facilement à l'Afrique. Elle parle souvent de laisser le premier niveau de réalité au journalisme et au cinéma-vérité pour emporter le lecteur dans un dialogue vivant avec l'auteur sur les hauteurs olympiennes des considérations esthétique-artistiques.¹¹ Si en France, pays de vieille tradition littéraire et d'écriture, le lecteur peut connaître jusqu'à la couleur des ailes des anges et se représenter avec précision les différents personnages humains et fées des contes, l'Africain, lui, a encore besoin d'explorer davantage son environnement, d'avoir les pieds solidement enracinés dans son terroir avant de hasarder un regard scrutateur sur l'extérieur. Il est impensable que, par exemple, au milieu des éclats d'obus, de la famine et de la sécheresse, un écrivain fasse de la poésie rêveuse et fumeuse où « tout le monde il est beau, tout le monde, il est gentil ».

Il est important à ce point de ma conclusion, de relever la différence entre l'œuvre d'art et la propagande comportant une histoire telle que le recommandent tant de régimes autocratiques où tout doit être dicté du sommet. Les relations entre l'artiste et sa société ont toujours été tumultueuses. Mais dans ce processus l'artiste ne doit jamais oublier que sa crédibilité réside dans la création d'un univers plausible et durable libéré des préoccupations partisans et contingentes.

Comme Arnold Bennett l'a si bien signifié dans ses écrits, « le romancier doit cultiver la faculté de voir crûment, simplement, de voir comme un enfant ou un idiot qui vit chaque instant pour lui-même sans laisser les souvenirs du passé envahir le présent. » La littérature doit être utilisée à bon escient. De toute évidence, une lame de rasoir ne saurait servir à débiter du bois. Elle a été conçue pour une fonction plus appropriée et plus raffinée.

Alors pour lire un roman, installez-vous confortablement dans votre fauteuil et apprêtez-vous à pénétrer dans un univers à nul autre pareil, fruit de l'imagination créatrice d'un artiste.

¹¹ .Nadine Gordimer. "The Novel and the nation in South Africa" In *African Writers on African Writing*. G.D. Killam, ed., London, Heinemann 1973, pp. 33-52.